



Vincent Laumailé
sous le bourdon de Pau
en réparation dans
son entreprise.

Le son de cloches du campaniste

Depuis Ibos, près de Tarbes, Vincent Laumailé bichonne les clochers, jusqu'à La Rochelle

Jusqu'en 2005, le mot campaniste n'existait pas. Pourtant le métier a mille ans d'âge. C'est celui de ces hommes qui, depuis les tréfonds de l'âge roman, ont bâti

des charpentes pour y installer des cloches. Elles furent d'abord tocsins, installées près des mottes féodales, pour prévenir des dangers et rythmer la vie des serfs. Puis l'Église les accola à ses lieux de culte. Depuis des siècles, elles sonnent, et si elles ont perdu au fil du temps leur fonction d'alerte, leur absence marque soudain un silence inédit dans les campagnes.

« Les cloches font partie du paysage sonore de la France, au-delà de toute signification religieuse », dit Vincent Laumailé, campaniste. Sa profession, il la porte en emblème

puisqu'il est son père décédé en 2006 qui, avec d'autres, a soumis ce nom de métier à l'Académie. En France, ils ne sont plus que 47 à pouvoir revendiquer ce nom de campaniste. À savoir ces sociétés capables de restaurer les clochers, voire fondre les cloches sur place et installer des carillons électroniques. Et, bien sûr, poser des paratonnerres. Chez Laumailé, petite société de 20 personnes basée à Ibos, dans la banlieue de Tarbes, les paratonnerres représentent la moitié de l'activité. Ils en ont posé dans tous les endroits sensibles d'Aquitaine et Midi-Pyrénées, des hôpitaux à EADS.

RETROUVER LE TOCSIN

Mais ce sont bien les cloches qui ont éloigné Vincent Laumailé de la mer à laquelle il se destinait comme skipper. Et la mort de ses parents qui l'a poussé à reprendre la société aux racines profondes, qui remontent à 1609, date de la première fonderie d'Ursulin Dencausse, qui vit neuf générations tarbaises fabriquer bourdons et carillons. Ce sont elles encore qui le font arpenter la région, de Montpellier aux Charentes, pour inspecter des clochers avant de les réparer. On l'avait croisé l'été dernier à Saint-Jean-Poudge, petit village béarnais privé de ses cloches depuis un an. La mairie s'était rendu compte qu'elles sonnaient faux, et Laumailé les a refondues sur place. C'est lui également qui raconte l'anecdote d'une petite chapelle des Landes qu'il inspectait un jour, lorsqu'il a repéré des petits cailloux posés au pied du clocher. « Le système de commande des cloches ne fonctionnait plus. J'ai donc jeté les cailloux pour les faire sonner. Un monsieur de 86 ans est apparu pour me dire qu'il venait les sonner comme ça tous les jours. Avec le maire, on a décidé de réparer le système, mais de laisser le sonneur vaquer ainsi tant qu'il le pourra. » Dans sa fougue et volubilité, Vincent Laumailé a convaincu plusieurs mairies des Hautes-Pyrénées de restaurer l'idée de tocsin. Plutôt qu'une sirène, en cas d'alerte, faire sonner les cloches. « C'est possible, avec les boîtiers électroniques qui commandent les sonneries, on peut programmer des airs différents. Pourquoi ne pas réinstaurer cette technique ? Il reste 250 000 cloches en France », rêve tout haut Vincent Laumailé.

Nicolas Rebière
n.rebiere@sudouest.fr



Une des cloches de l'église Saint-Jacques en cours de restauration.

À Pau, au chevet de Saint-Jacques

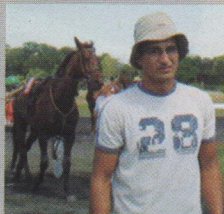
Tout près du tribunal de Pau (64), surgit l'église Saint-Jacques. Depuis dix ans, l'édifice a les flèches coupées. En 2001, après la tempête de 1999 et pour cause de bâtiment menaçant, on les avait déposées. Mais depuis un an, l'église est en restauration. Sans flèches, la sortie des cloches fut facilitée. Aujourd'hui, elles sont à Ibos, chez Laumaillé, qui les a toutes restaurées, polies, et a retravaillé le battant pour qu'elles retrouvent leur note parfaite. Il faut les voir, emballées et alignées, prêtes à retrouver l'église paloise. Pour Cécile, le bourdon de 8 tonnes, ce sera le 7 décembre prochain. Il tire son nom de Cécile de Périgord, épouse du conte de Béarn, qui en fut la marraine en 1880.

En fait, chaque cloche a son nom, et son histoire. Vincent Laumaillé adore raconter celle de Saint-Lary Soulan (65), retrouvée enterrée au hasard d'un chantier voilà quelques années. Elle trône à l'entrée de l'entreprise. On a pu la dater, 1504, on peut supposer qu'elle fut cachée à la Révolution, quand les soldats de l'An II battaient les campagnes pour couler les carillons et en faire des canons. Elle fut sans doute oubliée là, longtemps. Mais aujourd'hui, on ignore toujours son nom. Les inscriptions latines, inspectées pourtant par quelques médiévistes distingués, n'ont pas encore été déchiffrées.

SUD OUEST OUVRE SES ARCHIVES

Albert Ferrasse sauvé des eaux

Il est 20 heures, ce jeudi 2 décembre 2004, quand le Marocain Rachid Mehzoum (photo) et son cousin tirent le rideau du garage de la rue Jourdain à Agen. Ils aperçoivent une voiture à demi immergée dans l'eau du canal latéral. Rachid se précipite au milieu de l'atroupement, enlève sa veste et plonge dans une eau à 4 degrés. Il raconte dans « Sud Ouest », deux jours plus tard : « Je me suis dit que je ne reviendrai pas sans lui. Cela a été très difficile d'extraire l'homme du véhicule. » Ainsi fut sauvé Albert Ferrasse, ancien président de la Fédération Française de rugby. « Je ne savais pas qui était Albert Ferrasse. J'ai juste voulu sauver une vie. » L'après-coup ne fut pas seulement dur pour la victime : Rachid a eu du mal à retrouver le sommeil, ainsi mis sous le feu des projecteurs par son acte de bravoure, lui, le clandestin en situation irrégulière. Mais le président Ferrasse fait jouer ses relations pour lui obtenir un poste d'agent d'entretien à l'hippodrome d'Agen, et du même coup un titre de séjour. Et c'est avec une bonne tape dans le dos qu'Albert déclare à Rachid : « Maintenant, c'est à toi de jouer. »



Archives « 30 »

Marjorie Michel
doc@sudouest.fr

ARCHÉOLOGIE



Dreac/APF

Trésor des champs

Au départ, rien qu'un indice : une publication scientifique des années 1990 faisant mention de quelques pièces de monnaie romaines découvertes en plein champ à L'Isle-Jourdain (32). Et une association, le Groupe lillois de recherche archéologique et historique, bien décidée à creuser le filon. Bingo ! Le week-end de la Toussaint, en quatre jours de fouilles seulement, le Groupe mettait au jour trois amphores contenant des milliers de pièces en bronze datées entre 290 et 310 de notre ère. La trouvaille, encore difficile à estimer, est partie à Toulouse pour des analyses de laboratoire.

VISITE Au fil des époques

La mode est un véritable patrimoine que des petites mains s'affairent encore à maintenir bien vivant. L'Office de tourisme de Bordeaux organise un circuit à la découverte de ces savoir-faire. Au départ de l'office, mercredi 14 décembre à 14 heures, une balade de deux heures et demie qui vous mènera au Grand-Théâtre voir sa collection de costumes d'opéra et visiter ses ateliers de couture (photo). Ensuite, direction une corsetterie ancienne, pour finir par une démonstration de la réalisation d'une coiffe bordelaise.

Plein tarif : 8,50 € ; réduit : 7,50 € ; 13-17 ans : 6 euros.

Réservations obligatoires au 05 56 00 66 24.

Plus d'infos sur www.bordeaux-tourisme.com

UN MUSÉE, UNE ŒUVRE

« L'enfant de troupe » d'Eva Gonzalès à Villeneuve-sur-Lot

Installé dans l'ancien moulin de Gajac, le musée de Villeneuve abrite un chef-d'œuvre de 1,30 m sur 97,5 cm qui en rappelle un autre, « Le Joueur de fifre », exécuté quatre ans plus tôt par un grand maître de son époque, Édouard Manet. Eva Gonzalès rencontra celui qui annonça l'impressionnisme à l'âge de 21 ans, en 1870, quelques mois avant de peindre ce sujet militaire. Son arrivée dans l'atelier du maître (dont elle devint aussitôt le modèle comme celui de nombreux peintres) ne fit pas grand plaisir à Berthe Morisot, l'amie de Manet. Contrairement au fifre, le clairon est disproportionné par rapport au corps du jeune « musicien ». Le rouge du pantalon semble directement recueilli par Eva Gonzalès sur la palette du maître, et ce n'est que plus tard qu'elle s'est affranchie d'une influence quasi obligatoire pour les peintres français de la fin du XIX^e siècle. Elle mourut à l'âge de 34 ans, quelques jours après le peintre de « L'Olympia ».



Musée de Gajac

Joël Raffier

Musée de Gajac, 1, rue Guy-Petit,
à Villeneuve-sur-Lot (47). Tél. 05 59 22 78 78.



Philippe Tatis